



L'autre
femme

Mercedes Rosende

Quidam éditeur

LES ÂMES
NOIRES

L'Autre Femme

Mercedes Rosende

L'Autre Femme

Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Marianne Million



Quidam éditeur

Titre original: *Mujer equivocada*

© Mercedes Rosende, 2017

This translation of *Mujer Equivocada* is published by arrangement with Ampí Margini Literary Agency and with the authorization of Mercedes Rosende.

© Quidam Éditeur, 2022, pour la traduction

ISBN: 978-2-37491-268-4

Dépôt légal: mars 2022

Première édition

Illustration de couverture : The Averted Head, A Study in Flesh
Tones, Joseph T. Keiley, 1899, Alfred Stieglitz Collection, 1933.

Conception graphique : Hugues Vollant

Mise en pages : Atlant' Communication

Le logo est de Mœbius que nous remercions
de sa générosité spontanée.

*Car si un homme se laisse aller à un assassinat,
bientôt il en viendra à tenir peu de compte du vol,
et du vol il en viendra à boire, à enfreindre le sabbat,
et de là à l'incivilité et à la procrastination.*

THOMAS DE QUINCEY,
*De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*¹

¹ Traduit de l'anglais par André Fontainas, Mercure de France (1901). Toutes les notes sont de la traductrice.

PREMIER JOUR

Bonjour, Úrsula, bienvenue dans le monde des gros, où tous les miroirs t'annoncent de mauvaises nouvelles.

Si je réfléchis bien, le surpoids est arrivé en catimini, presque à mon insu. Non, c'est faux. Un jour, c'est un bouton qui serre, un autre, tu as du mal à remonter une fermeture éclair et, pris séparément, aucun de ces éléments n'a de signification : je gonfle à cause des règles, des gaz, de la rétention d'eau. Et si je couvais un fibrome ? Il n'y a pas si longtemps, le médecin jugeait mon IMC équilibré. Vous vous situez dans une moyenne saine, a-t-il dit. Quand la santé a-t-elle pris le pas sur la beauté ? À partir de soixante-dix, soixante-quinze kilos ? Depuis quand se soucie-t-on d'avoir une taille, des jambes et des hanches saines ?

— Alors ? me crie la vendeuse.

— Je ne rentre pas dedans, je peux essayer la taille au-dessus ?

— Non, c'est la plus grande.

Et, paf, la gifle.

Une chaleur soudaine envahit ma poitrine et mon visage, les oreilles me cuisent. La robe, qui n'a pu glisser le long des hanches, s'est coincée entre mes aisselles et ma tête lorsque j'ai essayé de la remonter, et son tissu épais me plonge dans une obscurité asphyxiante. Je force, tire vers le haut, essaie de me libérer, je me débats, pousse avec les coudes, comment ça il n'y

a pas la taille au-dessus, maudite vendeuse. Mes fesses cognent contre les parois en bois de la cabine d'essayage qui, elles aussi, se mettent à me serrer, me compresser, m'étouffer. Impossible d'ôter ce vêtement, je ne vois rien et je suffoque, le dos et la poitrine en sueur, et cette saleté de chiffon reste là, bon sang, pourquoi ? Je tire plus fort, sans penser aux coutures mais à la femme derrière la porte, au savon que je vais lui passer, à l'envie de pleurer, de sortir et de lui jeter la robe à la figure, je tire dessus, tire, tire, et j'arrache, le fil craque, le tissu déchiré crisse.

J'émerge et je respire.

Je respire.

Je me vois dans le miroir sous la lumière impitoyable : une femme agitée, le teint écarlate, les yeux exorbités, hors d'haleine, échevelée, qui déborde de ses sous-vêtements.

Regarde-toi, Úrsula, regarde-toi donc. Ces bourrelets sous les 500 watts, cet amas de graisse que l'éclairage souligne avec cruauté, que la sueur fait briller.

Tu ne te reconnais pas ?

Bonjour, je te présente la grosse.

Ce pli sous le visage, c'est ton double menton, cette masse au milieu du corps, ton ventre, derrière il y a un gros cul.

Personne ne peut aimer une grosse, me murmure papa.

Le miroir, la lumière impitoyable qui tombe sur le corps, une femme forte en sous-vêtements. Assez. J'arrête de regarder.

Je me rhabille tant bien que mal, mes doigts boutonnent maladroitement Pierre avec Paul. Mon sac tombe et les pièces de monnaie, les mouchoirs, les peignes, une barre de céréales, des chocolats entamés et mal refermés roulent par terre. Je ramasse le tout, me recoiffe. Pourvu que la vendeuse ne soit plus plantée là, mais partie vendre ses vêtements lilliputiens à une autre.

J'ouvre la porte, sors la robe à la main, la honte roulée en boule dans mon poing.

Je cherche la vendeuse, qui montre un pantalon blanc à une femme de mon âge, la quarantaine, qui le pose sur ses hanches, étroites, parfaites. Celles-ci ne se soucient ni de la moyenne ni de l'IMC. Je devine la question de la cliente. Ça va m'aller, c'est ma taille ? L'autre acquiesce, grimace sourire, tu es au bon endroit, *baby*.

L'embonpoint est arrivé sans que je m'en rende compte, disais-je. Faux de chez faux. C'est à cause des matières, lycra, élasthanne, spandex, qui permettent à une taille 50 de se transformer en un 46 voire un 44, sans que l'utilisatrice remarque les changements. La cellulite s'étale, le spandex la contient ; silencieux, rusé, il dissimule le bourrelet, camoufle avec aisance le ventre naissant.

L'embonpoint était arrivé sans que je m'en rende compte ? Faux. Vrai. Les matières élastiques étant trompeuses et passés quarante ans, on ne se regarde plus tellement dans une glace. Quand on le fait, la myopie étend généreusement un voile diffus sur l'image, une auréole de normalité ou, pour le moins, du flou, de l'ombre.

Faux, archi faux. J'ai toujours su que je serais grosse. Même quand je ne l'étais pas. Papa a essayé de me prévenir, tante Irene aussi... Pauvre tante Irene.

Avant de m'enfuir, je regarde autour de moi. Jour de soldes, la boutique est envahie de femmes qui agitent un océan de chemisiers, de T-shirts, de shorts que leurs corps menus arborent cet été. Elles farfouillent sur les étagères, dans les paniers, trouvent une pièce à leur taille dans le capharnaüm, courent avec leur butin vers les cabines d'essayage, font la queue. Elles bavardent, rient, échangent des regards, se reconnaissent entre

elles : la confrérie des belles. Je les regarde depuis la porte, la robe à la main, avec l'envie de la jeter par terre, de la piétiner, de crier que je me fous de rentrer dans cette saleté, cette fringue de merde, de partir en claquant la porte.

Je marche lentement, pose le vêtement sur le comptoir, murmure une excuse en l'air au néant, je ne veux pas voir leurs visages, je ne veux pas les regarder, je sors en silence par la porte de devant, comme si c'était celle de derrière. La rue m'accueille, je me perds dans la foule, l'anonymat de la masse.

Aujourd'hui je commence un régime.

* *
*

— Un ticket de stationnement, s'il vous plaît.

— Le numéro de ta plaque d'immatriculation, ma jolie ?

Le type me sourit, me regarde. Des odeurs de cuisine flottent dans le kiosque, derrière le rideau quelqu'un agite des casseroles, des assiettes, une voix féminine fredonne une cumbia. Mon regard va de la femme nue du calendrier, à peine recouverte d'un pneu, aux postérieurs qui bondissent des revues exposées sur les étagères. En me concentrant, je peux imaginer que je suis la fille au pneu, que j'ai un cul de revue sur papier glacé. Le kiosquier sourit et fixe ma poitrine, qui tend le T-shirt en spandex acheté il y a quelques années. Je regarde un magazine, un autre, le calendrier.

Je m'accoude au comptoir et m'approche du vendeur qui regarde mon corps, le parcourt et sourit. Sans le quitter des yeux, je tire sur mon T-shirt, agrandissant mon décolleté pratiquement jusqu'au mamelon, m'arrête un instant, puis je le baisse un peu plus, encore un peu. Le type cesse de sourire, de

me regarder. Une odeur lourde de lentilles et de viande grasse envahit l'espace, s'installe avec la solidité d'un objet dans l'air.

— Ton numéro ? murmure-t-il.

— AXB 1890, dis-je en récitant lentement la combinaison de chiffres et de lettres, sans le quitter des yeux.

Le type me regarde de nouveau, cette fois au visage, puis il passe au rideau, descend immédiatement sur le papier où il écrit mon numéro, soudain pressé.

Il arrache la feuille d'un coup.

— Ça fait dix pesos, dit-il d'un filet de voix.

Lentement, je me rajuste, il me donne le ticket, encaisse le paiement et me rend la monnaie sans lever la tête.

— Trouillard.

Je sors d'un air résolu, je vais arriver en retard à la réunion.

Je lis de loin les gros caractères bleus que je connais par cœur : Réunion des Obèses Anonymes le mercredi à 11 heures.

Je marche dans le couloir, un pied devant l'autre, allez, Úrsula, résiste à la tentation de faire demi-tour et de t'échapper, tu peux le faire, prends des forces, respire à fond. Tu vois, comme c'est facile ? Un pas encore, et tu y es. Vas-y, Úrsula, il suffit de respirer, de saisir la poignée, de pousser la porte.

D'entrer.

Et déjà, j'anticipe la suite. Je sais qu'en entrant dans la salle du fond de la paroisse de Punta Carretas, je vais les trouver pathétiques, ridicules, me demander pourquoi je suis venue.

L'habituelle sensation de décalage. Dans quoi t'es-tu fourrée, Úrsula, qui sont ces gens ? Et ce rituel qui est une copie d'une copie d'une copie, ces groupes pensés pour des pays qui ne sont pas le mien, pour des gens que je ne suis pas.

Avant d'ouvrir la porte, je sais que tout le monde va se saluer par des embrassades exagérées, se regarder droit dans les yeux, se prendre par la main dans une sorte de formule répétitive, de cérémonie programmée des retrouvailles alors qu'il ne s'est écoulé qu'une semaine depuis la dernière réunion. Les présentations, la distribution des chaises, les salutations, les questions et les réponses, le tout en application d'un manuel, manuel écrit

pour les obèses étrangers qui sont d'autres gros, pas ceux-là, me dis-je avant de rectifier, pas nous, mais je reste plantée là, main sur la poignée, respiration agitée, avec un mélange de dégoût, de mépris, de sentiment du ridicule, et l'envie de sortir, de tourner au coin de la rue, de les oublier pour toujours, eux et tout ce qui nous unit.

À partir du moment où j'entrerai dans la salle du fond de la paroisse de Punta Carretas, je serai un ballon qui vient de la rue, une montgolfière en marche vers d'autres ballons, d'autres montgolfières, je sentirai que le craquement du plancher que je foule est excessif, l'air que je rejette trop fort, l'espace que j'occupe énorme, mais je participerai à la cérémonie, saluerai par de gigantesques étreintes, regarderai dans les yeux d'autres personnes qui feront comme moi, prendrai leurs mains grassouillettes entre mes mains grassouillettes. Et je me dirai que ce ne serait pas mal de mourir en cet instant et au milieu de ces effusions, plus aucun régime à recommencer, jamais.

Aucun régime, jamais. Ce mot, jamais, semble mettre un terme à toutes les souffrances.

Un effort supplémentaire, un souffle, je pousse un peu plus la porte. Et quand j'entre dans la salle du fond de la paroisse de Punta Carretas je me rappelle que c'est Luz qui m'a amenée ici, il y a deux, trois ans, quand mon poids était devenu limite, et que je ne me sentais plus capable de sortir seule de la spirale dans laquelle m'avaient entraînée les glaces consommées à minuit et la seconde escalope milanaise du déjeuner.

Je l'ai su la première fois où j'ai franchi le seuil : au cours de ces cérémonies je me sentirais à l'abri, mais pas des chocolats ni des bières les soirs d'été, ni du mirage menaçant des gâteaux à la crème et des sandwiches ; la salle du fond de la paroisse de Punta Carretas et ces embrassades exagérées, la célébration

des retrouvailles au bout de sept jours et les mains serrant des mains allaient élever un mur intangible mais solide pour s'interposer entre Úrsula et le mépris du monde.

Oui, je les trouve pathétiques, parfois je les déteste, ils me font toujours pitié. Et j'ai besoin d'eux.

Je continue à venir, j'engage la conversation, je me soumetts à des séances d'embrassades avec un groupe qui suit les rites du manuel et s'occupe de me reconstruire une fois par semaine de 18 heures à 19 h 30. Ce sont mes frères et sœurs.

Le premier à me saluer est Aurelio ; il s'approche, m'entoure et, sans même voir son visage, je sais qu'il ferme les yeux, je l'entends respirer, soupirer comme un bébé que sa mère prend dans son berceau, expirer comme quelqu'un qui jette sa fatigue sur l'oreiller. Je me laisse étreindre, je sens la bergamote et le bois de cèdre de son eau de toilette, une touche de vanille, je l'écoute, je perçois son souffle, je me demande où je suis et ce que je fais, pourquoi je suis là, vaguement je me rappelle que je les déteste, mais il n'y a pas de réponses, juste des bras qui m'enlacent, le parfum et le bruit d'une respiration, et je plonge, me sens disparaître dans sa poitrine encore dodue en dépit des régimes de Cormillot et Atkins, je plonge, lui davantage, nous fusionnons et nous nous mêlons, avant d'émerger de l'étreinte en une lente naissance qui lave une semaine d'humiliations.

Après, comme chaque semaine, tout recommence : le rituel de la balance, les récits des nouveaux, les commentaires du groupe, pourquoi ? demandent-ils en chœur comme dans une tragédie grecque. Une femme qu'aucune compagnie ne laisserait prendre l'avion sans exiger qu'elle paye deux sièges prend la parole.

— Le pire a été le dîner de fin d'année de l'entreprise où travaille mon mari. J'avais perdu douze kilos et je me sentais

stimulée, je pouvais descendre au-dessous des cinquante kilos en trop que j'avais toujours, affronter les regards, les sourires moqueurs. Pour la première fois depuis des années je m'étais fait une robe, en taffetas opaque bleu marine, je m'étais regardée dans le miroir, maquillée, regardée de nouveau de face et de profil dans ma tenue flambant neuve, j'étais arrivée à la salle des fêtes la tête haute ; je souriais à tout le monde, il m'a même semblé qu'on me voyait comme une femme et non pas comme une baleine échappée d'un aquarium. Nous bavardions avec des collègues de Juan Carlos, ils me présentaient leur femme, je me sentais partie prenante des festivités, j'appartenais à la race humaine, je faisais partie de l'univers. Quelqu'un a vanté l'effet de mes boucles d'oreilles en turquoise sur ma peau bronzée, j'ai relevé mes cheveux pour les montrer, tourné la tête pour les agiter, me suis exposée. Enhardie, j'ai raconté mes exploits en jardinage, mon projet de reprendre mes études. Nous nous sommes alors dirigés vers les tables, mon mari m'a avancé une chaise, je souriais encore en m'asseyant. Je suppose que mon sourire s'est effacé à l'instant même où je me suis installée et quand la chaise a tremblé, s'affaissant légèrement ; j'ai senti une étrange vibration dans mon corps, j'ai senti les pieds de la chaise s'écarter progressivement, au ralenti, et l'horreur a commencé à m'envahir, j'ai entendu – tous l'ont entendu, mon Dieu, tous – l'infâme craquement du plastique qui se brise, puis la chute, la lente descente aux enfers. Quant à la suite, je ne me souviens que des yeux fixés sur moi, l'expression des visages penchés là-haut, les regards qui tombent à la verticale sur une femme-baleine allongée par terre. Les regards. Et ensuite même pas ça, rien, je n'y voyais plus, les larmes m'aveuglaient.

Pendant les réunions des Obèses Anonymes, il n'y a pas de silences ; lorsque quelqu'un a fini de parler, le groupe répond

comme le chœur antique ou une secte satanique, et il m'arrive même de penser que Bette Davis va apparaître et tenter de me convertir, comme tous les habitants du village, et que je vais tenter de m'échapper, courir à travers les champs de maïs, en vain, car ses yeux me rattraperont où que j'aïlle.

Ils sont pathétiques, je les déteste, parfois ils me font peur.

Un autre prend la parole, sans transition. S'il pleure, on le console. S'il ne pleure pas, on l'interroge.

Pas de temps mort.

Nous consolons tous Ada, pauvre Ada, six mois de régime pour se rendre à cette fête, six mois d'un chemin ardu pour arriver à cette chaise et s'écrouler sous les rires.

— Quelqu'un souhaite-t-il suggérer à Ada une stratégie pour la semaine prochaine ? demande Susana.

Très bien, Susana. Cette fille a fait ses devoirs, elle a lu le chapitre concerné.

Nous appuyons, suggérons tous en une seule voix forte.

Remonté à fond, le mécanisme fonctionne, le manuel donne des résultats, d'où notre présence. Au fur et à mesure, je suggère moi aussi, console, interroge et conseille. Un homme bedonnant dit avoir perdu deux kilos, nous le félicitons, l'applaudissons ; Adriana raconte qu'elle n'a pas pu résister à une *mousse* au chocolat avec des noix, nous la comprenons, la réconfortons, l'encourageons à être plus ferme. À un moment, je cesse d'être moi et je commence à être eux ; cela me surprend à chaque fois, d'entendre ma voix dans le chœur, de sentir mes paumes tenir leur rôle dans les applaudissements, d'intervenir dans le rituel que je critique avant et après. Comment s'y prennent-ils, quand et pourquoi j'abandonne mes réticences, que font-ils pour me recruter ? Je me dis que je suis une femme facile à manipuler, un jour le personnage de Bette Davis viendra et je

ferai partie des siens sans opposer de résistance, je rejoindrai la compagnie du village qui rend un culte au dieu des récoltes et sacrifie les étrangers, j'intégrerai ce sabbat sans doute ni remise en question, juste histoire de me sentir couverte par quelque chose qui me protège.

La réunion s'achève et nous nous levons. Nouvelle tournée d'embrassades, la main grassouillette dans la main grassouillette, les dernières effusions, les adieux d'étreinte étroite. Ni étrangère ni montgolfière, ni pneu, terminé les phrases avec le mot « jamais » : à un moment la femme a remplacé la baleine. Le groupe qui m'absorbe et se soustrait à ma volonté me rendra à la rue, entièrement humaine. Une fois encore je sors de la salle du fond de la paroisse de Punta Carretas, pousse la porte, bats des paupières, et déteste de nouveau la futilité de ses arguments, ris de l'optimisme de pacotille, méprise la copie de la copie de la copie. Mais une fois encore je sors mystérieusement réconfortée.

Je franchis rapidement les cent mètres qui mènent de la rue Colón à la place Zabala, parviens à la porte de mon immeuble, introduis la clé, la fais tourner, pousse, appuie sur l'interrupteur afin d'allumer la lumière – une fois, deux, plusieurs fois –, sans résultat. Panne d'électricité, zut alors, et quand je prends conscience du désastre, je frissonne.

Si on habite au cinquième étage et qu'il y a une coupure de courant, on appelle ça un inconvénient.

Si on habite au cinquième étage, qu'il y a une coupure de courant, qu'on a de nombreux kilos en trop et aucun entraînement physique, on est en droit d'appeler ça un cataclysme.

Je peux attendre en bas, m'asseoir sur un banc de la place, mais je me rappelle qu'il y a déjà eu des coupures dues à un dysfonctionnement du tableau électrique, qu'il a fallu téléphoner à la compagnie et attendre des heures. Que faire pendant deux, trois, quatre heures, assise sur un banc de la place ? Je peux aller passer un moment dans un bar, au cinéma pour voir un film, ou deux, dîner dehors. Pas mal, non ? Après m'être décidée, je me rappelle que je suis sortie sans mes cartes de crédit, je n'ai même pas de quoi me payer un café et les banques sont fermées.

Reste plus qu'à monter. J'irai lentement. À mon rythme.

Je gravis les premières marches, une à une, pas plus d'une volée à la fois, puis me repose.

Je respire, encore une autre volée. Un pied devant l'autre, allez, encore un effort. Je monte ainsi jusqu'au deuxième étage en à peine plus d'une minute. Je me sens bien, la respiration un peu agitée, mais je m'accroche. Je m'enhardis, me lance vers le suivant, ce n'est plus si loin. Une marche, une autre, une autre, mes cuisses commencent à trembler légèrement, je m'arrête, me repose, je ne suis pas pressée. Encore un peu, maintenant le tremblement me paralyse et ma respiration sort furieusement, je reste immobile dans l'escalier, épuisée, essoufflée, je veux respirer mais ne parviens pas à faire pénétrer l'air dans mes poumons. Je ne peux pas continuer, je m'assieds, à demi couchée sur les marches, j'attends longtemps, très longtemps, avant de reprendre mon souffle. Je me lève et je recommence. J'arrive enfin au quatrième étage et je m'écroule. Les poumons comme deux poches de douleur concentrée, l'air passe en sifflant entre mes dents et je sens mon cœur battre dans ma gorge, sous mon crâne.

L'immeuble, privé du son des radios, téléviseurs, ordinateurs, équipements Hi-Fi et même des réfrigérateurs, radiateurs, aspirateurs et lave-linges, est plongé dans un profond silence de glacier ou de désert. Nous qui vivons au cœur du bruit redoutons l'absence soudaine de celui-ci, perdus que nous sommes dans l'immensité plate et privée de références du vide et, très vite, notre ouïe se met en quête d'ondes audibles.

Au début, je n'entends rien, aucun son ne parvient jusqu'à cette marche sur laquelle je suis assise dans la demi-pénombre d'une lucarne, je ne perçois que ma respiration encore obèses, même si peu à peu elle se calme. Derrière le soufflet de forge, rien. Je retrouve le rythme, respire plus doucement, plus lentement, et le silence s'amplifie, noir malgré la lumière déclinante